

## ROMANS, CONTES, NOUVELLES.

### QUELQUES ROMANS DE LA GUERRE

A quelques réflexions éparses dans *Les Hommes en cage* (Paris, Publications de « Notre Camp », 1921), je soupçonne fort M. Pierre Millet d'avoir une philosophie large, tolérante et indépendante, celle qui ne s'arrête pas à la surface, mais juge de haut. Ancien prisonnier de guerre, il a écrit ce roman de la vie de captif, sans parti-pris, sans outrance, comme avec une pudeur de se mettre en scène. Il n'a pas eu grand effort d'invention à faire, car, malgré le sous-titre, ce sont plutôt ici des récits, noués par une vague intrigue, de souvenirs de capture et de camps d'Allemagne. Au reste, il s'est attaché plutôt au côté pittoresque de la vie quotidienne des internés qu'aux scènes dramatiques. En dépit du sujet fort rebattu et, pour dire vrai, déjà épuisé, M. Millet a réussi à intéresser aux aventures de quelques pauvres bougres qui furent des milliers. Et s'il entend prouver quelque chose, c'est avant tout l'inaltérable bonne humeur française au milieu des pires situations, l'esprit d'initiative, la verve, l'endurance, la solidarité généreuse des compagnons d'infortune. Le *booklet*, sans prétentions, est au demeurant très vivant et il apporte une contribution intéressante à la psychologie du prisonnier de guerre.

\* \* \*

Il s'agit, dans *Batouala*, par M. René Maran (Paris, Albin Michel, éditeur, 1921), d'un autre genre d'esclavage: celui des indigènes de l'Afrique qui subissent les prétendus bienfaits de la civilisation. L'état d'âme d'un noir du Haut-Oubanghi, tel que l'a créé la pénétration plus ou moins pacifique du continent par les Européens, est plus complexe et plus malaisé à définir que ne l'ont cru certains. En présence de nos complications et de nos duplicités de

civilisés, ces simples ne comprennent qu'une chose: ils ont perdu à notre contact toute joie de vivre et ils mettent sur le même plan Allemands et Français aux exigences tyranniques.

Un homme de couleur, par ses origines mêmes, se trouve dans les meilleures conditions pour aborder, sans arrière-pensée ou préjugé de race, le passionnant problème de l'œuvre coloniale telle qu'elle se pratique à peu près universellement. Si cet homme de couleur a reçu une éducation, non seulement européenne, mais française, avec tous les raffinements de sensibilité et nuances de jugement que suppose pareille culture, son examen gagne encore en exactitude. Si ses fonctions coloniales l'ont appelé à vivre de longues années parmi la brousse congolaise, mêlé aux populations indigènes qu'il dépeint, son témoignage acquiert une valeur exceptionnelle. Tel est le cas de M. René Marau. Sa position est ainsi unique en littérature. Il n'a point été poussé à écrire, mû par une vaine curiosité ou par besoin de rechercher des thèmes inédits. Il a fait œuvre d'observation directe et précise, non point œuvre d'imagination.

L'amour jaloux de *Batouala* n'a rien à voir avec les recettes frelatées des fabricants d'intrigues à la mode, ni dans son développement, ni dans son atmosphère. Il se déroule en pleine nature primitive, parmi la flore immense et la faune inquiétante des forêts tropicales. Et les paysages qui servent de décor à la haine calculatrice et à la mort misérable de *Batouala le Makoudji* ne sont pas brossés « de chic »; l'exotisme des mœurs âpres et des noms barbares, les pratiques de la fête des *gan'zas* ou les péripéties de la chasse au *mourou*, n'ont rien de livresque ou de factice. C'est la transcription même de la réalité quotidienne, — mais une transcription d'artiste qui sait l'agrément d'une belle phrase bien rythmée et le pouvoir d'un mot mis à sa place.

Par ce temps d'universel bousillage, René Maran, qui est un poète, a paré d'une somptuosité d'images neuves l'originalité de son récit. Et l'inédit de ses visions se rehausse d'une richesse verbale et d'un souci d'écriture qui suffiraient déjà à mettre en relief cet ouvrage dont les conclusions, ramassées en une vigoureuse préface, sont assurées d'un retentissement considérable.

Pour sa splendeur, sa couleur, son parfum âcre et barbare et sa qualité d'art, *Batouala* me semble comparable à cette admirable et puissante fresque des temps bibliques: *Elisquat*, d'Albert Lantoin. Une nouvelle édition à tirage restreint, avec ornements décoratifs de Latour Jan, vient d'en être publiée chez Georges Crès: heureusement avisés seront les collectionneurs de beaux livres et les amateurs de belle langue qui placeront dans leur bibliothèque, à côté de *Salambô* ou d'*Aphrodite*, ce menu chef-d'œuvre et ce livre rarissime.

\* \* \*

Poète et écrivain régionaliste, M. Hugues Lapaire est fidèle dans son œuvre à l'inspiration qu'il tient du terroir berrichon. C'est dire qu'il continue la tradition des romans qui demeurent parmi les mieux venus dans l'œuvre touffue et inégale de Georges Sand. Mais à l'encontre de « la bonne dame de Nohant », M. Hugues Lapaire n'affadit ni n'idéalise la réalité. Il sait discipliner son imagination comme sa sympathie. On les sent soumises d'abord à la sincérité d'une observation pénétrante et impartiale. L'intelligence du milieu, le goût de la couleur locale et l'accent particulier ne déforment pas la vérité familière; ils la soulignent et la renforcent. L'œuvre y gagne de l'ampleur.

*Paroisse galante* (Paris, Flammarion, éditeur, 1921) ajoute à l'étude coutumière des mœurs provinciales une étude de mœurs ecclésiastiques. Sainte-Lunaire est une petite ville de bourgeoisie où cléricaux aussi bien que radicaux

déguisent leur hypocrisie et leur paillardise derrière une façade de respectabilité. C'est dans ce milieu hostile à la franchise que l'abbé Chevrin, dont la foi chancelle, est envoyé comme vicaire par ses supérieurs qui lui reprochent sa tiédeur et son indépendance d'esprit à l'endroit des dogmes. Et voici le pauvre homme, harcelé par sa conscience, en butte aux menées sournoises du clan des dévotes dont le mysticisme érotique est déçu, mis en quarantaine par son curé dont il dérange la quiétude et trouble les ambitions, englobé dans un scandale qui n'épargne aucun parti. Il devient bientôt le bouc émissaire chargé de tous les péchés d'Israël. Il se libère à temps et quitte ses ouailles perverses pour aller au grand jour vers la vie et l'amour.

M. Hugues Lapaire a créé là quelques types de bourgeois curieux, amusants et cruels, depuis le maire méridional importé en Berry, jusqu'à l'intègre M. Heurteau, ancien conseiller à la Cour. Et ce sera plus tard un problème littéraire de découvrir quel chef-lieu de canton de l'Indre ou du Cher, masque la fantaisiste désignation de Sainte-Lunaire. Mais les intéressés se sont déjà, soyez sûrs, reconnus. Et j'ose prédire à M. Hugues Lapaire, dans au moins un coin de France, une flatteuse impopularité.

\* \* \*

C'est à une évasion également, une évasion hors de la vie étriquée, de la dissimulation et de l'injustice qu'aboutit *L'Enfant rebelle*, par Jean-Francis Bœuf (Paris, Albin Michel, éditeur, 1921). Cette histoire d'un orphelin campagnard recueilli par un ménage de petits employés où le mari, M. Damar, est timoré, faible et trahi, est d'un pathétique amer et pessimiste. Marijo, « petite âme indomptable et tendre », fait l'apprentissage de la vie et son éducation sentimentale dans des conditions déplorable qui le posent d'apparence en révolté contre toute autorité et toute morale, alors qu'il n'est, en somme, qu'un pauvre gosse incompris, un cœur affamé d'amour et de confiance, une nature exaspérée par le servage domestique subi dans toute son humiliation et sa détresse. Sacrifié et victime, il y a pourtant au fond de lui des coins de délicatesse, de bonté et de dévouement qui ne demanderaient qu'à fleurir. Il en résulte un héroïsme obscur et inutile, jusqu'au moment où, sa volonté terrassant la malechance, il se décide à faire le geste qui le libère et à tenter, comme mousse, la grande aventure.

M. Jean-Francis Bœuf a développé ce complexe état d'âme par une série de notations minutieuses, à petites touches insistantes d'une forme volontairement sobre et incisive. Quelque fois l'âpreté du trait, l'ironie appuyée ou le ton sarcastique et frémissant laissent soupçonner une intervention mal déguisée de l'auteur dans un sujet simplement objectif. Ceci est surtout sensible et regrettable dès qu'on touche aux questions religieuses. Et je ne crois guère me tromper en soupçonnant dans les faits et les gestes de cet enfant rebelle, une large part d'émouvante autobiographie.

Léon BOCQUET.

*Il y a une volupté dans la douleur*, par Joachim Gasquet (Paris, Collection des « Cahiers verts »).

Le titre de ce livre peut compter pour une ironie de plus. De P.-J. Toulet, dans les *Trois Impostures* : « Il faut pousser sa volupté jusqu'à la douleur, pour être sûr de l'avoir goûtée tout entière. »

Elie Faure, dans les *Constructeurs*, dit, en parlant de Joachim Gasquet : « C'est l'artiste de notre génération qui a le mieux connu Cézanne, le Cézanne

des dernières années, c'est-à-dire le plus personnel, le plus vrai, pourquoi ne pas dire le plus jeune. »

Ce roman est plutôt un superbe poème peint — ici, forme littéraire et forme picturale voisinent, — construit d'un bloc, serré; solidement équilibré, se soumettant le plus d'espace possible, véritable transposition littéraire de la peinture de Cézanne, les courbes en sont merveilleusement ordonnées. Joachim Gasquet s'est préoccupé âprement de la souplesse des lignes et des volumes essentiels, de la sérénité lumineuse, méditerranéenne des paysages. Le récit est traversé des grandes ondes de la passion amoureuse qui l'ébranle de bout en bout, atteint à de certains moments même la limite de l'enthousiasme. Il y a un héros qui est un homme de génie, il sait que « celui qui souffre n'a pas encore droit au pessimisme » et il espère.

Léon **BOCQUET**.